

Zeitschrift: L'instruction publique en Suisse : annuaire
Band: 38/1947 (1947)

Artikel: Recherches sur le caractère
Autor: Barbey, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-113438>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Recherches sur le caractère

Les tests les plus usuels explorent les fonctions de connaissance et d'action. Ils portent sur des savoirs et des savoir-faire. Mais la vie psychique de la personne humaine ne se limite pas à ces deux domaines. Elle s'étale encore dans l'affectivité : c'est la vie des émotions et des sentiments. Elle s'élève au plan supérieur de la moralité : et c'est la vie des vertus et des vices, la valeur en bien ou en mal de nos savoirs, de nos savoir-faire, de nos amours et de nos haines, la valeur du libre usage que nous faisons de nos puissances. Enfin la vie psychique prend forme et figure personnelles dans les manifestations du caractère : sceau particulier que chacun imprime aux matériaux psychiques communs à tous, en les utilisant dans un style bien à lui.

Rien d'étonnant qu'on ait cherché à construire, parallèlement aux tests d'intelligence théorique et pratique, des tests d'affectivité, de moralité et de caractère, susceptibles d'apporter une connaissance plus précise de ces traits « moraux », qui révèlent l'homme encore mieux que les aptitudes cognitives et pratiques. Pour abréger, nous appellerons ici cette nouvelle série d'épreuves : tests de *conduite*.

Nous exposerons quelques échantillons de ces tests, nous verrons comment ils ont très vite atteint leur limite de rendement et pourquoi ce qu'on se proposait de découvrir par leur moyen ne peut l'être que par une méthode totalement différente, par une synthèse de la personnalité que ne saurait réaliser l'analytisme congénital des tests, mais vers laquelle nous achemine la caractérologie moderne.

I. TESTS « DIRECTS » DE CONDUITE.

Les tests de conduite sont beaucoup moins nombreux à l'heure actuelle que ceux d'intelligence théorique et pratique. Ce n'est pas que leur domaine offre un moindre intérêt, mais la difficulté des mensurations s'y avère beaucoup plus grande. Il ne

semble pas que Binet ait cru possible d'étendre avec succès sa méthode dans cette direction. « Il est très difficile, écrit-il, de faire de bonnes expériences sur le caractère ». (*Les Idées modernes sur les enfants*, p. 300.) A propos de la paresse considérée comme cause de distraction, il recommande le barrage de lettres, exécuté par un groupe de paresseux sélectionnés, d'abord sous surveillance, puis sans surveillance : cela ne va pas loin. Quelques tests d'intelligence générale comportent des jugements de moralité. Ainsi, à 8 ans, la question « Que dois-tu faire quand tu as cassé quelque chose qui appartient à quelqu'un d'autre ? » concerne l'idée de dédommagement, de compensation, donc de justice. La question « Que dois-tu faire quand tu es en route pour l'école et que tu vois que tu es en retard ? » touche à la notion de devoir d'état à remplir malgré des circonstances contraires. La réponse satisfaisante à la question « Que dois-tu faire si tu as été frappé par un camarade sans qu'il l'ait fait exprès ? » prouve l'éveil du sens de la modération, de la domination de l'instinct de vengeance. A 6 ans sont prévues des questions relatives à une phase plus primitive encore du jugement moral, à peine distinct de la débrouillardise. « Qu'est-ce qu'il te faut faire quand il pleut au moment où tu dois aller à l'école ? — si tu vois ta maison brûler — si tu dois aller quelque part et que tu manques le train ? ». (Notons au passage que la deuxième est source d'ambiguïté ; selon que l'enfant comprend « maison brûlée » ou « maison brûler », la situation est tout autre et comporte d'autres attitudes ; mieux vaudrait dire : « si tu vois ta maison qui brûle ». Cette équivoque a échappé à DELVAUX, *Contrôle de la Stanford Revision de Terman*, Lamertin, Bruxelles 1932, p. 94.)

Certains tests d'intelligence pratique manifestent aussi des traits de caractère. Le test des labyrinthes de Porteus peut être considéré comme révélateur du tempérament, voire de la prudence dans l'action, « puisque l'échec du sujet peut être dû à ce qu'il est impulsif, suggestible, qu'il va trop vite, sans précaution ni prévoyance » (NIHARD, *La Méthode des tests*, éd. du Cerf, s. d., p. 135). Le profil psychologique de Rossolimo enregistre, du côté de la volonté, la résistance à l'automatisme et à la suggestion. (V. KOVARSKY, *La mesure des capacités psychiques*, Alcan 1927, pp. 17, 22, 54-60.)

Jusqu'ici, les notations caractérielles demeurent englobées dans l'ensemble des autres traits. Et tout cela reste bien fragmentaire. A la recherche de données plus précises, on s'aper-

cut que si la notion d'intelligence prête déjà à discussion, celle de caractère offre matière à d'infinies palabres. Aussi le D^r DECROLY s'applique-t-il à disséquer les éléments de l'affectivité infantine, à laquelle il consacre d'abord ses études (*L'examen affectif*, Lamertin, Bruxelles 1926). Le tableau détaillé qu'il en dresse groupe les titres suivants : Tendances *égocentriques* : conservation individuelle, amour-propre, instinct de propriété ; tendances *exocentriques* : grégarisme, instinct sexuel, tendance maternelle, parentale et groupale ; tendances *défensives* : passives, actives, instinct de concurrence, besoin d'approbation ; tendances adjuvantes : imitation, jeu ; tendances *cognitives* : curiosité ; tendances *esthétiques, éthiques, sociales* ; formes d'activité ; rapports affectivo-intellectuels... Au total, pas moins de 350 questions auxquelles il faudrait répondre pour caractériser l'affectivité d'un enfant. C'est un peu longuet...

En 1929, il publie avec WAUTHIER toute une série de tests relatifs à différents traits de *caractère* comme la persévérance (chercher 30 épingles dans une boîte remplie de son ; classer de nombreux mots par ordre alphabétique), la rapidité de décision (rédiger un télégramme d'après un texte rapportant en détail l'événement à annoncer ; choisir une robe d'après un stock d'échantillons), la vantardise (marquer les livres qu'on a lus dans une série de titres, dont plusieurs sont fictifs), l'exactitude des gestes (faire monter de l'eau dans une pipette jusqu'à un certain niveau), etc. Rien de tout cela ne manque d'intérêt, mais rien de tout cela ne donne une vue d'ensemble du caractère d'un individu. Au surplus la base statistique des tests est déficiente : 28 sujets seulement.

On reproche pareillement aux tests de *personnalité* de Miss Downey la valeur douteuse de leur échelle graduée (NIHARD, *op. cit.*, pp. 131-133), aux *Tests affectifs de bonté, sincérité et vérité* du D^r VAN'THOFF (Lamertin, Bruxelles 1935) le défaut d'étalonnage et la marge prépondérante d'« impressionnisme » qui préside à l'interprétation des résultats. MOUNIER formule des réserves analogues à l'égard des tests de May et Hawthorne (*Traité du caractère*, éd. du Seuil, Paris 1946, pp. 702-703, note 1). Item chez BOVEN (*La science du caractère*, Delachaux & Niestlé, 1931, p. 106) ¹.

¹ On trouvera beaucoup de tests — et peu de sens critique — dans LEY et WAUTHIER, *Etude de psychologie instinctive et affective*, Presses univ. 1946, à propos de peur, colère et vengeance, amour-propre, sympathie, jalousie, curiosité.

On remarque généralement, et c'est assez inquiétant, que les tests rigoureusement calculables sont dénués de signification sur le caractère, tandis que les plus intéressants échappent à peu près à toute évaluation chiffrée.

Cela pose un problème de méthode.

II. DIFFICULTÉS SPÉCIFIQUES DES TESTS DE « CONDUITE »

Considérons séparément, pour plus de clarté, les secteurs de l'affectivité, de la moralité, de la volonté et du caractère.

1. La vie *affective* ou *émotive* apparaît éminemment variable et instable, par contraste avec les activités sensorielles et intellectuelles. On conçoit sans trop de difficulté un niveau mental, on peut même parler d'un quotient intellectuel relativement constant (Cf. ZAZZO, *Intelligence et quotient d'âges*, et *Le devenir de l'intelligence*, Presses universitaires de France, 1946 ; pour le second ouvrage, chap. IV). Mais l'émotivité est rebelle à se tenir à un niveau étale. Essentiellement fugaces, les impressions ignorent la constance, la permanence à un même degré ou à une même tonalité, surtout au cours de l'enfance et de l'adolescence, sur lesquelles s'exercent de préférence les investigations des testeurs. Que vous soyez gai ou triste, l'acuité de votre œil, la finesse de votre ouïe, la perspicacité de votre intellect se maintiennent, des tests peuvent les mesurer sans les fausser, tandis qu'ils fausseraient le visage intérieur de votre affectivité en dessinant des traits fixes à son essentielle mobilité.

2. Les qualités *morales*, les vertus et les vices, se manifestent avec authenticité dans la conduite en liberté. Or la plupart des tests précités qui tendent à déceler la moralité des sujets, ne les jugent pas d'après un comportement, mais sur l'énoncé d'une opinion en matière morale. Rien de plus trompeur, car rien de plus facile que de contrefaire le bien pensant. Les quelques tests qui provoquent le sujet à prendre une attitude, à montrer sa « conduite », ne contrôlent pas en réalité une conduite libre et spontanée, celle que le sujet a habituellement, mais une conduite influencée par la présence du testeur, qui reste pour lui une sorte d'inspecteur. Un hypocrite peut contrefaire la vertu ; un imbécile, un idiot, un retardé ne peut pas contrefaire l'intelligence, ni un ignorant, le savoir.

Il semble donc bien que, par nature, les phénomènes moraux ne sont guère repérables par la méthode des tests. Peut-être

aussi — nous posons la question sans la trancher ici — y a-t-il plus de degrés mesurables dans la gamme de l'intelligence que dans celle de l'affectivité et de la moralité. Des faibles d'esprit peuvent être très honnêtes, très dévoués, très généreux, très vertueux en un mot. Un idiot est sujet à toutes les passions, quand bien même certaines chambres hautes de l'esprit lui demeurent closes. Une rétraction de l'intelligence entraîne l'inaccessibilité des émotions spirituelles supérieures, dans la mesure où celles-ci postulent une saisie intellectuelle adéquate, telles les émotions esthétiques, philosophiques, mystiques. Mais les tests intellectuels que nous possédons ne montent pas si haut, de sorte que l'absence de tests affectifs et moraux parallèles passe inaperçue. C'est sur le plan sensoriel, imaginatif, mnémonique, dans les fonctions courantes de l'intelligence que les tests cognitifs ont le rendement le plus précis, c'est-à-dire permettent le mieux de distinguer un individu d'un autre. Or sur le plan affectif, à ce même étage, les émotions, les qualités morales sont quasi indépendantes, en très faible, sinon nulle corrélation avec les variations d'ordre cognitif d'un individu à l'autre. Ces réflexions soulèvent peut-être un pan du voile qui cache aux tests le domaine secret de la vie profonde.

3. Si nous considérons la *volonté*, nous pouvons envisager vers quels objets elle se porte, et nous retombons alors ou bien dans les tests de moralité précités — selon que cet objet est moralement bon ou mauvais — ou bien dans les tests d'intelligence théorique ou pratique, selon que la volonté est jugée à la manière dont elle s'applique plus ou moins à diriger la pensée ou l'action. Nous pouvons aussi envisager l'aspect quantitatif, l'intensité du vouloir. Dans la mesure où intensité implique persévérance et durée, tous les tests, nécessairement de courte durée, doivent être récusés comme instruments d'appréciation. Le seul aspect repérable serait l'intensité temporaire, maximale ou minimale, dont la volonté est capable, mais alors on ne saurait légitimement tirer de ces indications un jugement sur sa vigueur moyenne habituelle.

4. Si nous considérons enfin le *caractère* proprement dit, le style individuel dominant de l'activité et de la conduite, il se manifeste dans toutes les activités mises en jeu par n'importe quel test, depuis l'effort musculaire au dynamomètre jusqu'aux épreuves de jugement et de raisonnement. Mais il ne s'y mani-

feste pas d'une manière mesurable. Ce n'est pas cela que les tests mesurent.

Pour toutes ces raisons, on a essayé d'atteindre par un détour cet objet directement insaisissable.

III. TESTS « INDIRECTS » DE CONDUITE

On met entre les mains d'un enfant du papier et une douzaine de crayons de couleur. On lui demande de dessiner, de dessiner ce qu'il voudra. Il est loin de supposer que l'analyse des produits de son art, d'après la technique, le style, le choix des sujets et l'emploi des couleurs va servir à révéler son caractère. C'est pourtant à quoi aboutit la méthode de M^{me} Traube (Cf. VIOLET ET CANIVET, *L'exploration expérimentale de la mentalité infantile*, Presses universitaires de France, Paris 1946, pp. 353 et suiv.).

On lui raconte aussi des histoires, savamment préparées, qui déclenchent son intérêt, son imagination, son émotivité. Il ne songe pas qu'il se livre à fond dans ses réflexions, et qu'une M^{lle} Thomas a échafaudé tout un système d'interprétation de ses réactions aux belles histoires qui l'enchantent (*ibid.*, p. 356).

En 1929, Henning, de Dantzig, développe l'idée que le caractère se manifeste moins dans les activités portant sur des choses ou des textes, que dans les rapports d'homme à homme. C'est pour n'en avoir pas tenu compte que les tests « directs », comme nous les appelons, ont donné si peu de résultats quant à la connaissance du caractère individuel. Henning imagine de faire travailler le sujet autour de certains appareils dont la manœuvre exige la collaboration avec un partenaire, qui est généralement l'expérimentateur. Il s'agit, par exemple, de nouer des rubans deux à deux, chaque partenaire étant placé à l'un des bouts. Les tiraillements sont enregistrés et trahissent celui qui joue son propre jeu, sans souci de collaboration. D'autres examens tendent à déceler la paresse, la suggestibilité, etc. (Cf. D^r BOVEN, *op. cit.*, pp. 109-111).

Epreuves des plus ingénieuses. Mais c'est moins l'ingéniosité qui est à développer que le principe de trouver des opérations de moins en moins artificielles, de plus en plus semblables aux formes de comportement social de la vie réelle. C'est bien dans cette direction qu'on a travaillé au cours de la guerre 1939-45 en Amérique et en Angleterre, notamment avec F.-C. Bartlett, pour la détection des aptitudes aux services militaires spéciali-

sés, aux fonctions de chef. Les facteurs caractériels y jouent un grand rôle. (MOUNIER, *op. cit.*, p. 19.)

Le plus célèbre de tous les tests « indirects » est sans contredit celui de Rorschach, trop connu chez nous pour que nous ayons à le décrire. On en trouvera une bonne présentation récente dans *l'Introduction à la caractérologie* du D^r BOVEN (Rouge, Lausanne, 1946, pp. 85 et suiv.). Nous nous en tiendrons à quelques réflexions sur le principe de ce test. Il se distingue des autres non seulement par la technique, remarquable de simplicité à son point de départ (observation de taches d'encre étalées), et la multiplicité des traits qu'on en déduit, mais surtout par l'envergure de l'investigation qu'il permet. Capacité d'analyse et de synthèse, d'attention et de concentration, mobilité et impressionnabilité, richesse des associations spontanées, égocentrisme ou sociabilité, impulsivité ou maîtrise de soi, pondération ou agitation : on passe des zones intellectuelles incluses dans le caractère aux éléments affectifs et volontaires, presque toute la largeur du spectre, pourrait-on dire.

Fonder un jugement global sur une histoire de taches d'encre paraît illusoire a priori. En tout cas prétentieux. Le fait est qu'on n'aboutit à rien de sérieux en traitant le procédé à la façon d'un jeu de société, comme dit fort justement le D^r Boven. Il y faut une grande rigueur de méthode et une non moins forte dose de bon sens et d'esprit de finesse. Mais ceci admis, on ne saurait faire une objection à la méthode du fait qu'elle ne demande au sujet qu'une collaboration facile, simple, presque naturelle. Au contraire.

Prenons quelques points de comparaison. On peut penser ce qu'on veut de tel ou tel graphologue, mais nul ne peut nier, comme l'observe KLAGES (*Graphologie*, Stock, Paris 1943) qu'il ne se serve couramment des principes sur lesquels repose la graphologie. N'importe qui, au reçu d'une lettre, jette un coup d'œil sur l'enveloppe, scrute l'adresse et reconnaît, ou ne reconnaît pas l'écriture. S'il la reconnaît, il serait fort embarrassé pour préciser par quoi il la distingue de cent autres qu'il connaît aussi distinctement, sans pouvoir davantage décrire leurs caractéristiques individuelles. Ce qu'il perçoit, c'est un tout, un ensemble sur lequel il ne se trompe pas. La graphologie ne cherche pas autre chose que la détermination des traits d'ensemble ou de détail qui rendent une écriture inconfusable avec une autre. — Dans le cas où le destinataire ne reconnaît pas l'écriture, il lui arrive souvent de se forger une idée du carac-

tère du scripteur — sans être le moins du monde graphologue —, quitte à se tromper, et à s'étonner de s'être trompé. Nous avons une conviction naturelle qu'un ensemble de gestes comme l'écriture, révèle, à qui saurait la lire, le caractère de l'homme.

Pourquoi en serait-il autrement d'autres gestes où, à notre insu, nous nous livrons tout entiers ? Voyez ces deux voyageurs en chemin de fer. Pour distinguer quelque chose du paysage, ils se mettent à frotter de la main la portière aux vitres embuées. L'un y va du bout des doigts, à tout petits coups et se contente d'éclaircir une minuscule surface à travers laquelle il puisse discerner l'extérieur. L'autre, d'un large geste du bras, balaye toute la vitre pour y mieux voir. (Dans l'intervalle de deux heures, j'ai vu mes deux voisins répéter cette mimique à trois ou quatre reprises, et chaque fois avec les mêmes caractéristiques.) Je ne saurai peut-être pas dire ce que cela signifie, mais qui échapperait à l'idée que cela signifie quelque chose de leur caractère respectif ?

On connaît l'histoire du célèbre banquier qui, jeune garçon sans ressources et d'abord éconduit par un patron, s'entendit rappeler pour avoir pris la peine de ramasser une épingle : on avait vu dans ce geste l'indice d'un caractère soigneux qui « promettait ».

S'il en est ainsi, pourquoi les réactions spontanées de l'esprit, en face de quelques taches d'encre savamment disposées, ne révéleraient-elles pas des traits assez profonds du caractère ? Notre pensée intérieure ne nous est-elle pas plus intime que nos gestes corporels ?

IV. LE PROCÈS D'UNE PSYCHOLOGIE « DISSOCIATIONNISTE »

Hermann Rorschach, psychiatre zuricois, est mort en 1922, à trente-huit ans. A cette date, un puissant mouvement s'amorce dans les principaux pays d'Europe, qui tend à arracher la psychologie des rails de l'expérimentation pure. La crise de la psychologie est dénoncée en Allemagne par Spranger dès 1925, en Italie par Gemelli l'année suivante, en Autriche par Bühler en 1927, en France par Politzer. Il s'agit de dépouiller le vieux préjugé antiphilosophique, qui a fait perdre aux psychologues le chemin de la synthèse humaine. D'un point de vue opposé à celui de W. James, on sonne le glas de l'associationnisme qui, eu égard à ses effets, mériterait mieux le nom de dissociationnisme, car il a désagrégé le tout vivant qu'est l'être humain.

Plusieurs mouvements de pensée convergent vers ce retour à l'unité. Les psychologues dont l'étoile monte au firmament sont des philosophes de race : l'Allemand Husserl, et son disciple Heidegger ; le Tchèque Masaryk, qui se réclame de Brentano qui se réclame d'Aristote.

La psychanalyse de Freud, la psychologie individuelle d'Adler, la psychologie de l'inconscient de Jung, confluent, par des voies différentes, à la reconstitution de l'unité vivante de l'homme, redécouverte dans ces chantiers de l'âme en démolition que prospecte la psychiatrie.

Le renouveau thomiste atteint les laboratoires des biologistes et des physiologues avec Hans Driesch, en Allemagne, Cuénot en France, Buytendijk en Hollande, qui professent l'unité du vivant et son irréductibilité à la matière physico-chimique.

Le jardin ratissé et compartimenté des psychologues voit surgir du sol un arbre nouveau dont les racines puissantes ébranlent les « murettes » qui séparent leurs plates-bandes. La caractérologie est née. Plutôt qu'un arbre unique, elle évoque l'exubérance d'une forêt. Utitz, Klages, Prinzhorn, Jænsch, Spranger, Jaspers, Allers, Fritz Künkel se disent caractérologues. Chacun est original et plus ou moins rétif à l'embrigadement dans une école. Leur lien commun le plus apparent est constitué par la critique qu'ils adressent à la psychologie associationniste, celle qui se glorifie du titre de moderne et qui est en voie de passer à la vieille ferraille.

Mounier vient d'écrire un volumineux *Traité du caractère* en se défendant qu'il soit une « caractérologie ». Il y rapporte deux critiques pertinentes qui résument tout le procès : « Il semble que, par une sorte de modestie professionnelle, les psychologues de laboratoire, selon l'expression de M. Boven, voient le caractère comme « une unité d'un tel ordre de grandeur qu'on n'ose pas l'envisager tout entière ». Leurs recherches en sont frappées d'une impuissance constitutionnelle, et il n'est pas faux de dire avec M. W. Stern : « Plus on a décomposé une action humaine en ses fonctions élémentaires, plus on les étudie à l'état isolé et en détail, mieux on croyait connaître la véritable structure de cette action. On était conduit par là à chercher et à enregistrer exactement, souvent avec des appareils de précision très compliqués, les aspects partiels les plus simples de l'action, temps de réaction, comparaisons de grandeurs visuelles, sensibilité et mémoire pour des séries d'excitations

uniformes. Mais il est impossible aujourd'hui de maintenir ce dogme ; on aurait même tendance à poser la thèse contraire ; par la décomposition en tests élémentaires et par leur application isolée, nous ne nous rapprochons pas de l'essence de la personnalité, nous nous en éloignons » (*op. cit.*, p. 20).

V. QUESTIONS INSOLUBLES PAR LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Descendons de ces généralités vers quelques questions concrètes, qui intéresseront l'éducateur. J'en choisirai trois, comme exemples de questions cardinales que n'a pu résoudre la psychologie expérimentale.

1. La pédagogie moderne demande une éducation plus individualisée et une école sur mesure. Or, s'il est une différence psychologique qui semble devoir inspirer une éducation différenciée, c'est la *disparité des caractères masculin et féminin*. Eh bien, on peut chercher longtemps le pédagogue qui a mis sur pied un programme d'éducation et d'instruction adapté aux sexes et construit sur les bases de la science ; on peut chercher à résoudre l'énigme en vertu de laquelle le siècle de l'école sur mesure est aussi le siècle qui se glorifie d'avoir ouvert à la femme toutes les écoles et presque toutes les professions, c'est-à-dire en fin de compte d'avoir agi comme s'il n'y avait aucune différence psychologique entre l'homme et la femme ; on peut chercher longtemps le psychologue — et c'est là le nœud de la question — qui a défini scientifiquement la mentalité propre à chaque sexe.

Robert VAUQUELIN (*Les aptitudes fonctionnelles et l'éducation*, Alcan, Paris, s. d.) a dressé un inventaire suggestif des travaux consacrés à cette question. Laissant de côté ceux qui sont guidés par une théorie préalable à l'observation scientifique (Fouillée, Schuyten, p. ex.), il retient ceux qui s'en tiennent aux faits. Or, de ceux-ci on doit conclure « qu'il n'est presque pas un trait donné comme caractéristique d'un sexe qui ne se rencontre aussi dans l'autre ; ce n'est qu'une affaire de degré et de moyenne ». (MARION, *Psychologie de la femme*, Colin, Paris 1921, p. 74). Voyons de près ces degrés. Les tests révèlent, d'après Burt et Moor, que « à peu d'exceptions près, les différences innées entre sexes, au point de vue de la constitution mentale, sont étonnamment petites, beaucoup plus petites qu'on ne le pense généralement ». (Vauquelin, p. 144.) Elles s'atténuent

encore « au fur et à mesure que l'on passe de la sensation et du mouvement aux processus les plus complexes du raisonnement » (*ibid.*).

Même conclusion chez M^{lle} Dr Weinberg (*ibid.* pp. 146, 149). Il ne faut pas parler de différences qualitatives d'après René HUBERT (*Traité de pédagogie générale*, Presses universitaires, Paris, 1946, p. 88).

De deux choses l'une : ou bien c'est une illusion de voir de notables différences entre la psychologie de l'homme et celle de la femme, ou bien la psychologie des tests est incapable de la déceler.

2. En second lieu, portons notre attention sur le *caractère de l'adolescent*. Il y a d'abord la thèse classique, représentée par Mendousse, inspiré de Stanley Hall et Marro. « Avec la puberté, nous dit-on, commence à s'organiser une personnalité nouvelle... Même les survivances des âges précédents perdront leur signification antérieure... Nouveau type... Facultés toutes neuves... Nouveaux organes... Nouvelles fonctions... L'adolescent n'est ni un grand enfant, ni même un jeune *homme*, puisqu'il y a en lui plus et moins, et surtout autre chose que dans la personnalité de l'impubère et dans celle de l'adulte ». (MENDOUSSE, *L'Ame de l'adolescent*, Alcan, pp. 15, 51, 52, 295.)

Si maintenant nous nous tournons vers l'expérimentation qui a vérifié dans le détail ces fameux éléments irréductibles du caractère adolescent, on les voit, nouvelle peau de chagrin, se réduire progressivement à presque rien. L'analyse des fonctions mentales, la statistique de la croissance en taille et en poids, tout montre que, de l'enfance à la maturité, il y a progression continue sans le saut brusque et désordonné que l'on voulait imputer à la puberté.

Encore une fois, que penser ? Qu'il n'y a pas de différence caractéristique entre l'enfant et l'adolescent, entre la jeunesse et l'âge adulte ? Ce serait fermer les yeux à l'évidence. Cette différence existe, mais elle ne peut être exprimée d'une manière adéquate par les tests, ni par aucune méthode qui émiette la personnalité.

3. Posons enfin une question analogue à propos de ce qui caractérise *l'enfant*. L'une des thèses les plus chères à la pédagogie moderne d'inspiration rousseauiste, c'est que l'enfant n'est pas un petit homme, un homme en miniature, qu'il a sa manière à lui de sentir et de penser, sa logique qui n'a rien de

commun que le nom avec la logique adulte. Voir Claparède et Piaget.

Or quand on suit Piaget dans ses enquêtes destinées à révéler le détail de cette originalité de l'enfant, on trouve sous sa plume des aveux comme celui-ci : « Après avoir cherché à décrire une mentalité enfantine distincte de celle de l'adulte, nous avons, par exemple, été obligés de la retrouver chez l'adulte dans la mesure où l'adulte reste enfant... Tout l'adulte est déjà dans l'enfant, tout l'enfant est encore dans l'adulte » (*Jugement moral chez l'enfant*, Alcan 1932, pp. 86-87).

Différence de nature ? de degré ? différence ou pas différence ? On ne sait plus très bien où l'on en est.

VI. CE QU'ON PEUT ATTENDRE DE LA CARACTÉROLOGIE

La caractérologie ne peut se résumer en quelques lignes, d'autant moins que nous aurions bien des réserves à faire sur les thèses de certains caractérologues. KLAGES, en particulier, un de leurs chefs de file, a certainement mis le doigt sur la plaie secrète de la psychologie expérimentale, mais avec une outrance qui l'empêche de définir l'apport plus modeste, mais réel, qu'on est encore en droit d'attendre d'elle. Il voit clair aussi quand il dénonce l'impuissance d'un certain rationalisme (*Les principes de la caractérologie*, Alcan 1930). Mais il entraîne la psychologie humaine dans de nouvelles impasses par son exaltation de l'être instinctif, chez qui l'intelligence et la volonté sont réduites à la condition peu flatteuse de chancre rongeur.

Mais à côté de Klages, il y a Spranger, Allers, Künkel et bien d'autres. Künkel spécialement nous paraît avoir projeté sur le problème du caractère un éclairage nouveau dont nous voudrions donner ici quelques lueurs.

1. La caractérologie est une psychologie du *tout* qu'est l'homme vivant. Par opposition à la psychologie d'analyse, ce tout n'est pas considéré comme une somme d'éléments. Aux vains essais de synthèse par addition, il faut substituer une synthèse par unité organique et dynamique.

2. Le lien unitif de la personnalité vivante échappe à l'observation directe et à l'expérimentation. La caractérologie est une *Tiefenpsychologie*, une psychologie des profondeurs. Elle est à l'affût du mystère personnel, de l'intimité au sein de laquelle se nouent les fils secrets de nos démarches extérieures.

Le psychologue n'y parvient que par une sorte de dialogue avec le sujet, dans une atmosphère de confiance et d'humilité réciproque.

3. La personnalité est moins caractérisée par ses éléments constitutifs (hérédité), par les facteurs extérieurs qui agissent sur elle (milieu, éducation), que par l'usage que chacun fait de ses éléments, par sa réaction aux influences et aux expériences, par la finalité qu'il fait ou laisse dominer, consciemment ou inconsciemment, dans ses actes libres. Le caractère se définit en termes de finalité et non de causalité (efficiente et matérielle). Il comporte essentiellement une attitude interne face à la vie, dont les premiers linéaments s'inscrivent dès l'enfance.

4. Il faut distinguer, de l'idéal auquel une personne adhère par principe, l'image intérieure qu'elle se fait de cet idéal, d'elle-même, de ses rapports avec les autres personnes, les événements, la vie tout entière. Le caractère parfait impliquerait la coïncidence de l'image directrice avec l'idéal rationnel (religieux, philosophique, esthétique, social, etc.) « objectivement » saisi et auquel il serait objectivement « répondu ». En pratique, il n'est presque personne qui réalise cet équilibre et cette adaptation toujours adéquate au réel physique ou moral.

5. La connaissance du caractère se ramène à la connaissance de l'image directrice individuelle, de la devise secrète qui préside inconsciemment à toute la conduite. Exemples de devises directrices : « Je suis un incompris... Je veux tout ou rien... Personne ne m'aime... Si on savait quel homme je suis... Il y a des travaux trop bas pour moi... Je n'épouserai jamais qu'un prince ou un duc... Je n'admets pas qu'on me critique... Je n'approuve que le bien qui se fait selon mes idées... ». Ces devises sont comme la cristallisation verbale d'une attitude fondamentale égocentrique, qui fausse les rapports normaux entre le sujet et le monde.

6. L'éducation du caractère se ramène à rendre consciente cette exaspération du moi, qui se cache même sous des apparences d'humilité, à y substituer une simple acceptation du réel (sujet et objet), le courage joyeux d'assumer toutes les responsabilités de ses actes, la volonté de conduire sa vie au milieu des difficultés, à travers les échecs et les succès, sans perdre ni la confiance ni l'humilité. Le fruit du caractère équilibré est la sérénité.

La caractérologie nous paraît ainsi reprendre les vues saines du bon sens, oubliées et méprisées par certaine psychologie savante, mais pour leur infuser une nouvelle sève. Elle trouve sa vertu efficace dans une conception du monde qui fait de l'homme la créature intelligente et libre à qui Dieu a remis la conduite de sa vie vers une destinée où il trouvera son complet épanouissement, et dont il s'approche par une maturation spirituelle progressive. Cela, Künkel ne le dit pas. Il se montre d'une réserve extrême dans l'expression religieuse de sa pensée. Mais le sens religieux de cette pensée est écrit en filigrane aux pages maîtresses de son œuvre. Et c'est à nos yeux un signe qui confirme qu'il a touché juste. A scruter l'âme humaine, même pécheresse, même malade, on retrouve en elle cet appel aux « valeurs supérieures » que le vieux langage chrétien dénommait sans fard la trace de Dieu, *vestigia Dei*.

LÉON BARBEY.
